

Histoire du Muséum d'histoire naturelle de la ville de Blois

History of the Natural History Museum of the city of Blois

Anne-Laure BOUKEF

Muséum d'histoire naturelle, 6 rue des Jacobins, 41000 Blois, anne-laure.boukef@blois.fr

Résumé. - La Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher décide, dans le contexte des Lois Jules Ferry de 1880, de rassembler des collections de sciences naturelles afin d'aider les enseignants dans l'apprentissage de cette discipline, pour eux-mêmes et pour leurs élèves. Cette action marque le début du Muséum d'histoire naturelle de Blois. La seule donnée chiffrée qui nous soit parvenue quant à ces collections est celle de l'existence de 250 000 spécimens en 1922, toutes typologies de collections confondues et sans précision sur la méthodologie employée pour le comptage. Nous nous interrogeons aujourd'hui sur le nombre de spécimens ayant traversé le siècle et dans quelles conditions, les collections formant le cœur du musée. En analysant les archives disponibles et en observant les avancées de l'inventaire et du recensement en cours, nous pouvons en conclure qu'une partie importante des collections a disparu. Ces résultats démontrent l'importance d'avoir un inventaire à jour précis et exhaustif, de procéder à des recensements réguliers, de marquer tous les objets, de documenter tous les mouvements de collections et de conserver les archives afin de comprendre l'histoire et l'évolution d'une institution, qui plus est dans un contexte géopolitique instable. La transmission de la mémoire est, dans un musée, d'une importance capitale pour la survie des collections.

Mots-clés. - histoire naturelle, collection, histoire, musée, inventaire, déménagement, conservation, guerre mondiale, Blois

INTRODUCTION

Les collections de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher remplissaient deux placards en 1880. En 1922, lors de l'inauguration du Muséum d'histoire naturelle dans l'ancien palais de l'évêché, elles occupent dix salles et comptent environ 250 000 objets.

Durant la Seconde Guerre mondiale, le musée disparaît pour ne rouvrir qu'en 1984, dans l'immeuble dit « des Jacobins ».

Ces collections, couvrant tous les champs de l'histoire naturelle, ont traversé deux guerres mondiales et leurs profondes conséquences économiques et sociétales. Comment et dans quel état nous sont-elles parvenues ? Que reste-t-il aujourd'hui du musée originel ? Et quelles leçons tirer de cette histoire afin de mieux gérer son avenir ?

DE LA RENCONTRE FORTUITE DANS LES BOIS À L'INSTALLATION AU CHÂTEAU DE BLOIS

« (...) Deux petits groupes, représentant cinq amateurs des sciences naturelles, se rencontraient dans la forêt de Blois. Heureux de se trouver ensemble et de parler de ce qui les intéressait : les uns d'entomologie, les autres de botanique, ils convenaient de se réunir, une fois par semaine, pour s'occuper d'histoire naturelle. » [Florance 1903].

La naissance de la Société d'Histoire Naturelle de Loir-et-Cher (SHNLC) ressemble à un conte pour enfants. Cette rencontre dans les bois a lieu en mai 1880 et les protagonistes de l'histoire sont MM. Chevillon - capitaine en retraite, Bridel et Delugin - pharmaciens, Alix - instituteur et Faupin - professeur de sciences à l'école normale de Blois. Certains se passionnaient pour l'entomologie, en particulier

pour les Lépidoptères, tandis que les autres portaient leur dévouement sur la botanique. C'est donc au milieu des fleurs et des papillons que, bientôt, ces cinq amateurs éclairés décident de se retrouver régulièrement pour échanger sur leurs sujets de prédilection. Bientôt, ils sont rejoints par d'autres naturalistes et s'installent dans un petit coin de l'école laïque de Blois, dirigée par Alix, place Saint-Vincent (actuelle place Victor Hugo), et commencent à mettre en commun les fruits de leurs collectes. Ils disposent alors de deux placards, d'une table et de bancs. Cette émulation collective est freinée par l'arrivée de l'hiver : le froid et l'humidité ambiante du local entraînent la dégradation des collections de plantes et d'insectes. En outre, la pièce est vite trop petite pour accueillir tous les naturalistes souhaitant rejoindre l'aventure.

En effet, les sciences naturelles ont plus que jamais le vent en poupe, grâce notamment aux lois de Jules Ferry de 1880 sur l'instruction, qui s'accompagnent d'une modification des programmes scolaires. Jusqu'alors, l'enseignement des sciences naturelles était facultatif, désormais, il devient obligatoire. Les enseignants doivent donc se former rapidement à cette discipline, nouvelle pour certains d'entre eux. Notre petit noyau de naturalistes saisit alors cette occasion pour créer un but officiel à ses réunions : l'étude et la vulgarisation des sciences naturelles mais aussi l'aide aux instituteurs pour créer leurs musées scolaires.

Ils élaborent des statuts et le 10 juin 1881, le préfet Léon Cohn les approuve. La Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher est officiellement fondée.

Les deux premiers articles des statuts de 1881 (cote 8T2 aux Archives départementales de Loir-et-Cher) sont très clairs sur la vocation de la Société :

« Article 1^{er} – La société porte le nom de Société d'Histoire

naturelle de Loir-et-Cher. Son siège est à Blois ; son but est l'étude des sciences naturelles et leur vulgarisation.

Article 2 – Les moyens qu'elle emploie pour atteindre ce double but sont :

1° La formation, à son local, d'une bibliothèque et de collections diverses.

(Le musée de la société sera ouvert au public à une époque qui sera fixée ultérieurement.)

2° Des excursions scientifiques dans les différentes régions du département.

3° Des échanges et des renseignements pour faciliter la formation de musées scolaires par les instituteurs du départements. »

De nouveaux statuts sont approuvés par le préfet le 14 juin 1898, dans lesquels l'idée de musée se précise :

« Article 7 - (...) 4° Création d'un Musée ouvert gratuitement au public et spécialement aux élèves des écoles publiques du département. »

La première assemblée générale a lieu en 1882, le 26 novembre, sous la présidence du Capitaine Chevillon, et elle compte déjà 80 membres, en grande majorité des instituteurs, professeurs, pharmaciens ou autres notables dont certains sont déjà amateurs-naturalistes.

Pour trouver un lieu d'accueil plus grand, la toute jeune Société peut compter sur l'aide du Sénateur Jean Dufay. Également maire de Blois (1881-1882) et membre de la Société, il met à sa disposition quatre salles au château de Blois [Florance 1923], au deuxième étage de l'aile Gaston d'Orléans. Dans les discours prononcés durant la première assemblée, on constate que les collections comprennent déjà plusieurs milliers de spécimens : des insectes (surtout Coléoptères et Lépidoptères), des herbiers, des coquillages, des fossiles, des animaux naturalisés, des échantillons de roches, des minéraux...

Le musée s'agrandit grâce aux apports des membres de la société. Les dons sont aussi variés que les centres d'intérêts des différents membres. Ils ont pour ambition de constituer un musée encyclopédique, c'est-à-dire présentant des échantillons de tout ce que l'on trouve dans la nature.

Des jumelages avec d'autres sociétés naturalistes à l'étranger, mais aussi des membres correspondants ou voyageant régulièrement aux quatre coins du monde, apportent des spécimens d'autres horizons. Le Muséum national d'histoire naturelle de Paris (MNHN) commence aussi à faire des dons au musée de Blois, par exemple un ensemble d'oiseaux exotiques offert par M. Milne-Edwards, sans qu'il ne soit précisé d'Henri, le père ou d'Alphonse, le fils.

D'autres institutions aident matériellement la Société dans son développement : le Conseil Général de Loir-et-Cher, mais aussi l'Association française pour l'avancement des sciences, fondée en 1872, lui accordent des subventions.

Tous les ans, parfois tous les deux ans, la Société publie un bulletin qui reprend le détail de chaque assemblée générale, l'état de la trésorerie ainsi qu'un recueil d'articles scientifiques écrit par ses membres sur des sujets variés et sans cesse renouvelés : phylloxera, lombrics, préhistoire du Loir-et-Cher, etc. Toutes les excursions qu'elle organise, et

durant lesquelles les membres se retrouvent pour collecter ensemble, sont également décrites très précisément.

Ernest-Camille Florance, anciennement fondé de pouvoirs à la Trésorerie générale de Blois, est un membre actif de la Société depuis 1883. Présenté comme « cheville ouvrière » [FAUPIN 1898] de cette dernière, il en devient président en 1901, peu après son départ en retraite. Il occupera cette fonction jusqu'à sa mort, en 1931.

Le 31 mai 1903, le Musée d'histoire naturelle est officiellement inauguré au château de Blois. Ce jour-là, le temps est à la pluie. L'orchestre du 113^e régiment d'infanterie, jouant pour l'occasion dans la cour du château, doit interrompre son concert. La présence d'éminentes personnalités, outre celle des membres de la Société, est révélatrice de l'importante renommée du Muséum d'histoire naturelle de Blois :

- M. Edmond Perrier, Directeur de 1900 à 1919 du MNHN, Membre de l'Institut, Président d'honneur de la Société, délégué pour la circonstance par M. le Ministre de l'Instruction publique. Il est accompagné de sa femme, dont la famille est originaire du Loir-et-Cher,
- M. Heim, Préfet de Loir-et-Cher,
- M. Oustalet, Professeur au MNHN,
- M. Jules Brisson, Maire de Blois,
- M. Peltreau, Président de la Société archéologique et scientifique du Vendômois,
- M. Renault, Conservateur du Musée de Vendôme,
- le Capitaine Reynaud, Directeur des colombiers militaires mobiles de Tours et lauréat de l'Académie des sciences,
- Fernand Nathan, Libraire-Éditeur à Paris et célèbre créateur des éditions Nathan, spécialisées dans les ouvrages scolaires, qui ont vu le jour en 1881, dans le contexte des lois Ferry,
- M. Belton, Président de la Société des Amis des Arts et de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher,
- le Docteur Pitard, Professeur à l'École de Médecine de Tours,
- M. Périé, Inspecteur d'Académie à Blois,
- M. De Coutouly, Trésorier-Payeur général de Loir-et-Cher,
- M. Renou, Directeur de l'École Normale de Blois,
- M. Terrier, Chef des travaux taxidermiques au MNHN,
- M. Guignard, Préparateur au MNHN. Ce dernier va d'ailleurs avoir des liens privilégiés avec le muséum de Blois et faciliter les dons de spécimens. Il prendra sa retraite à Mer, à quelques kilomètres de Blois.

Lors de cette inauguration officielle, le discours du Président, nous apprend que : « (...) si nous avons pu ouvrir cette année notre Musée au public, si nous sommes aujourd'hui devant une si grande et si belle assistance, c'est à Monsieur Jules BRISSON, maire de Blois, que nous le devons. Il a compris que notre œuvre était presque municipale. C'est pour la ville que notre Musée est constitué (...) » [FLORANCE 1903].

« Nous avons tout sacrifié pour notre musée (il venait d'évoquer la situation budgétaire tendue), qui, pour nous, doit être la base et le point d'appui de notre Société. Ce musée représente la majeure partie de nos efforts et de nos travaux. Il

a employé toutes nos ressources, mais c'est un résultat tangible, c'est un capital bien placé qui va maintenant faciliter nos études, nos nouveaux travaux, qui, mieux que tout le reste, justifiera notre raison d'être, qui va enfin nous permettre de faire le relevé de nos richesses locales. » [FLORANCE 1903]

« Pour ranger toutes nos collections, déterminer, classer les spécimens de toute nature, les étiqueter, pour provoquer les dons, pour les achats, les échanges, les recherches, pour correspondre avec tous, il nous a fallu un temps et un travail considérables. » [FLORANCE 1903]

« Sans frais pour elle, nous avons doté la ville de Blois d'un établissement que beaucoup d'autres villes plus importantes peuvent nous envier. Nous pouvons tenir un rang honorable dans le mouvement scientifique. Nous devons souhaiter que les matériaux que nous avons amassés et les éléments d'études que nous avons rassemblés profitent à la science et à nos compatriotes. » [FLORANCE 1903]

Florance rappelle que les collections du tout nouveau Muséum de Blois ont été enrichies de dons particulièrement remarquables. En 1886, la famille De Vibraye a donné au Muséum divers fossiles, coquilles actuelles et autres objets naturalistes et préhistoriques du musée de Cheverny, constitué par leur aïeul, le marquis Paul de Vibraye (1809-1878). La famille a contribué également à l'aménagement du Muséum en cédant quelques vitrines. Puis, dès 1901, la Société entre en relation avec le MNHN, qui fait don de collections minéralogiques, pétrographiques, insectes exotiques, coraux, coquillages, spongiaires, animaux naturalisés, dont le fameux gorille réalisé par Jules Terrier.

Edmond Perrier prend la parole à la suite de Florance. Dans l'extrait suivant, il rappelle que la Société, en créant un Musée d'histoire naturelle à Blois, renoue ainsi avec une tradition datant du XVII^e siècle : *« Blois est, en effet, une des premières villes de France qui aient possédé un Jardin botanique. Ce jardin fut établi par Gaston d'Orléans dans les dépendances du Château. Un peintre, Robert, fut chargé de peindre sur vélin les plantes les plus rares et les plus curieuses de ce jardin ; la collection de ces dessins, achetée par Colbert, en 1666, donnée par lui au Jardin royal des Plantes médicinales de Paris, soigneusement continuée depuis par les artistes les plus habiles, a été l'origine de la célèbre collection des vélin du Muséum. »*

Notre Muséum national d'Histoire naturelle a donc, vis-à-vis de la ville de Blois, une sorte de dette qui remonte presque à son origine ; il est tout disposé à s'en acquitter de son mieux en enrichissant vos vitrines de doubles souvent précieux (...) » [PERRIER 1903]

Edmond Perrier nous éclaire ainsi sur le lien particulier entre le Muséum de Blois et celui de Paris. Gaston d'Orléans (1608-1660), passionné de sciences naturelles, confie la réalisation de son jardin botanique, à Blois, aux plus éminents savants de son époque. La renommée de son jardin, qui rassemble une collection impressionnante d'essences à la fois rares, exotiques et variées, dépasse les frontières du royaume de France. Vers 1630, Gaston d'Orléans décide de faire reproduire la flore de ses jardins pour conserver la mémoire de cette collection éphémère, dans un but à la fois scientifique et artistique. C'est à cette occasion

qu'il fait appel à l'artiste Nicolas Robert (1614-1685) [CONSTANT & GATULLE 2017]. Trois catalogues peuvent témoigner de la richesse de cette collection. Le dernier, celui de 1660, année de la mort de Gaston d'Orléans, dénombre 2574 espèces.

Enfin, comme dans toute inauguration, la cérémonie comprend une visite du musée, menée par son Président. Les collections sont réunies dans trois grandes et belles salles voûtées du Château, au rez-de-chaussée de l'aile Gaston d'Orléans. La salle Le Mesle (Georges Le Mesle (1828-1895), géologue ayant fait don d'importantes collections de coquillages fossiles du Bassin Parisien mais aussi du Loir-et-Cher), est la première salle en entrant dans le bâtiment, mais aussi la plus grande (22 mètres de longueur sur 11 de large). Elle est principalement affectée à la géologie et à la paléontologie. S'y font face de grandes vitrines verticales ainsi que cinq grandes vitrines horizontales doubles, de six mètres de longueur chacune. On y trouve également une vitrine horizontale et une autre verticale, contenant toutes deux des documents sur la préhistoire et l'ethnologie, ainsi que des herbiers.

La salle Horace Pelletier (1827-1896), du nom d'un de ses anciens membres honoraires et généreux bienfaiteur, est consacrée à la zoologie. On peut y voir des spécimens d'Oiseaux et de Mammifères naturalisés, mais aussi des œufs. On y trouve aussi des collections entomologiques, des graines et des fruits exotiques.

Enfin, la salle de Vibraye, dont les vitrines proviennent du musée du Marquis de Vibraye précédemment cité, présente les collections de coquillages actuels (dont de nombreux spécimens ont appartenu au Marquis lui-même), des poissons, des reptiles et des crânes d'animaux – dont un crâne d'éléphant, un d'hippopotame et deux de crocodiles –, ainsi que des collections entomologiques.

Une salle faisant office de laboratoire, sans plus de précision, complète le tout et une nouvelle salle devrait prochainement être dédiée au muséum. On apprend enfin qu'un catalogue détaillé des collections est en projet. Mais à ce jour, aucun catalogue n'a été retrouvé. A-t-il finalement été réalisé ? La tenue de ce type de document est pourtant prévue dans les statuts de 1881 :

« Article 11 – Le Conservateur veille au bon ordre et à l'entretien des collections ; il tient un registre d'entrée où sont inscrits les noms des donateurs et un catalogue méthodique des collections. Des conservateurs pour les diverses sections pourront lui être adjoints. »

Étrangement, cette mesure disparaît des statuts de 1898.

Cette description très sommaire des salles et des collections qu'elles abritent témoigne de la diversité des collections à cette période et de la place conséquente qu'elles occupent au château. L'année 1906 marque un léger tournant sur l'orientation thématique du muséum d'histoire naturelle. Lors d'une visite officielle, dans le cadre des 25 ans de la Société, Edmond Perrier, tout en constatant la richesse et la variété des collections, exprime le vœu que la Société fasse du muséum un musée local plutôt qu'un musée général, réunissant des collections originaires du Loir-et-Cher et des régions limitrophes.

UN CHÂTEAU BIENTÔT TROP PETIT :
L'INSTALLATION À L'ÉVÊCHÉ

Avec la séparation des biens de l'Église et de l'État, en 1905, l'ancien palais de l'évêché devient propriété de la municipalité. Cette dernière décide d'occuper les étages de cette immense bâtisse du XVIII^e siècle avec des musées. La place ne manque pas : deux étages de soubassements, deux étages carrés et un étage de comble.

En parallèle, au château, les salles allouées au muséum ne sont bientôt plus suffisantes pour contenir les immenses collections. Lors de l'assemblée générale du 13 juin 1909, Florance fait part à la Société de la proposition de la municipalité d'installer le muséum à l'évêché. Mais il pense que les frais de déménagement seront trop importants pour que la SHNLC les engage seule. Il lance donc l'idée de donner les collections à la ville, afin de former un musée municipal. Il précise : « *Bien entendu, nous ne ferions cette donation qu'à la condition que notre Société aurait la gérance du musée, qu'elle continuerait à classer et accroître comme par le passé.* » [Florance 1910]

Lors de l'assemblée générale du 10 juillet 1910, le projet du transfert des collections est de nouveau mis en avant. « *Nous avons vu le local qu'on peut mettre à notre disposition, il nous donne toute satisfaction ; il sera double de grandeur de celui que nous occupons actuellement ; nous aurons dix salles au lieu de quatre ; parmi ces salles bien situées, il y en a quatre qui équivalent à celles actuelles ; nous en aurons donc six de plus, avec des paliers accessoires et la proximité d'un jardin qui pourra, plus tard, devenir botanique.* » [Florance 1910] Le Président prie les sociétaires d'accepter de donner les collections à la ville, puisque cela leur permettra, en plus de l'espace qu'ils y gagnent, d'économiser l'achat de vitrines ou autres consommables en lien avec l'entretien des collections. Ils pourront également continuer de mener leurs actions d'enrichissement des collections comme avant.

L'idée est validée et actée par délibération municipale du 22 juillet 1910.

Dans un extrait du registre des délibérations de cette séance, on peut relever les quelques précisions suivantes :

- à l'évêché, on met à la disposition de la société le rez-de-chaussée inférieur et l'étage au-dessus ;
- l'installation, l'entretien et le gardiennage des collections sont effectués par la Ville ;
- le musée s'appelle « Musée d'histoire naturelle et d'archéologie » ;
- les collections d'histoire naturelle et d'archéologie de la Ville rejoignent celles de la Société.

Le déménagement des collections se met progressivement en place. Lors de l'assemblée générale du 23 juillet 1911, Florance déclare : « *Nous avons commencé à réunir les collections d'histoire naturelle de la Ville aux nôtres. Ces collections entassées sans ordre, sans détermination ni indications d'origine étaient ignorées de tous, même des conservateurs.* » [FLORANCE 1911] Ce point souligne qu'une petite partie des collections du muséum proviennent directement d'un ancien musée municipal. Il s'agit du musée fondé suite à la délibération du 18 mai 1850 par le maire Eugène Riffault (1803-1888).

Ce musée, installé au château, se voulait généraliste et présentait au public aussi bien des œuvres artistiques que du mobilier archéologique ou encore des collections naturalistes. Le catalogue du Musée de Blois [1861] présente un inventaire assez sommaire de ces collections. Concernant les sciences naturelles, la liste, résumée en six points aussi brefs qu'imprécis, tient sur une seule page. On y trouve, entre autre, un herbier du Docteur Monin, des fossiles de coquillages collectés à Pontlevoy par l'abbé Bourgeois, des brèches de l'Oural, des échantillons de marbres d'Italie et une « collection d'animaux et d'oiseaux indigènes et exotiques ».

La valeur matérielle minimum estimée de l'ensemble des collections du muséum et de ses vitrines installées dans l'ancien évêché est de 50 000 francs de l'époque, soit plus de 22 millions d'euros. Mais c'est sans compter la bibliothèque, qui est restée propriété de la Société.

Les sociétaires se réunissent pour la première fois à l'évêché lors de l'assemblée générale du 28 juillet 1912. Mais l'installation du nouveau musée a pris du retard, à cause de problèmes logistiques, administratifs, du manque de mobilier, de la difficulté de déplacer et de classer des collections dans ces circonstances. Les membres espèrent pourtant finaliser l'emménagement dans l'hiver pour être prêt à recevoir du public au printemps 1913.

D'UNE GUERRE À L'AUTRE :
UN MUSÉE FLORISSANT FAUCHÉ EN PLEIN ESSOR

L'assemblée générale du 20 juillet 1913, qui se tient dans l'ancien évêché, nous apprend que l'installation n'est pas tout à fait terminée car il manque des vitrines. Pourtant, les dix salles occupées par le muséum sont déjà entièrement remplies, les vitrines et les tiroirs sont pleins et le travail ne manque pas. Bien que le muséum dispose d'un espace bien plus vaste qu'au château, celui-ci semble encore insuffisant. En effet, l'ancien palais épiscopal offre également une partie de ses espaces au Musée Paul-Renouard, consacré aux Beaux-Arts.

Et pourtant, certains objets archéologiques, peu nombreux, en pierre ou en bronze et provenant du premier musée de la ville, sont restés au château. Florance, en préhistorien averti et connaissant leur valeur scientifique, réclame leur rapatriement à l'évêché. Mais ses demandes restent vaines. Ce détail est à retenir car il pourrait avoir son importance dans l'histoire des collections du muséum. Le muséum porte alors le nom de « Musée d'Histoire Naturelle et d'Archéologie Préhistorique et Gallo-Romaine ».

Jusqu'à l'été 1914, l'aménagement à l'évêché se poursuit. Florance regrette toujours le manque de place et beaucoup d'objets, ne pouvant être exposés, restent dans l'ombre des tiroirs et des réserves. Des contraintes administratives retardent l'ouverture au public, mais quelques classes d'élèves ont le privilège de découvrir les salles. Un jardin botanique est mis en culture, dans les parterres attenants. Enfin, une inauguration en grande pompe est en projet pour le dimanche 11 octobre 1914. L'émulation est à son comble.

Malheureusement, le contexte géopolitique, déjà troublé, se dégrade brutalement. La Première Guerre mondiale éclate

le 28 juillet 1914 et l'Empire allemand déclare la guerre à la France le 3 août suivant.

Que deviennent les projets du muséum durant cette période ? Les informations ayant traversé le siècle jusqu'à nous sont lacunaires, et quelques fonds d'archives sont encore en cours d'étude. D'après les bulletins de la Société et quelques courriers reçus par Florance, on constate que la plupart des membres sont mobilisés, que ce soit en tant que soldat, médecin ou personnel administratif. Les déplacements sont difficiles, les restrictions sévères et le moral au plus bas. Florance fait face à la situation avec patience. Comme en témoigne cet extrait d'un courrier adressé à Florance par Georges Renault, directeur du Musée de Vendôme, en date du 8 février 1915 : « *Cher ami, Vous êtes un sage et j'admire votre juvénile activité autant que votre calme confiant en présence des événements si angoissants que nous vivons et avec la perspective de ceux qui vont se dérouler. Vous avez certainement pris la bonne voie : remplir votre devoir (et Dieu sait si vous le faites bien) et attendre sans approfondir.* » Comme en témoigne d'autres écrits, Florance poursuit ses recherches sur l'archéologie locale, mène des excursions de terrain et apparaît comme un point d'ancrage pour le muséum. Il continue d'organiser tous les ans le traditionnel partage de la galette des rois, pour les membres de la Société qui peuvent s'y rendre. Mais aucune réunion officielle n'a lieu et le musée est en dormance, d'autant qu'il a fallu faire de la place pour installer, pendant quelques mois, à l'évêché, un hôpital militaire.

À la fin de la guerre, ce n'est plus l'inventaire des collections qui occupe les esprits de nos sociétaires, mais celui de leurs confrères, de leurs enfants, amis et proches, qui n'ont pas survécu au conflit. À l'issue de ces sept longues années, il faut remettre le musée en marche : s'occuper des dons reçus pendant la guerre ou juste après, installer les collections dans deux nouvelles salles que le musée des Beaux-Arts a bien voulu céder. Ce sont maintenant 12 salles que le muséum occupe dans l'ancien évêché. Si le nom des salles et de leurs thématiques respectives nous est connu, peu de détails sont cependant évoqués dans les bulletins de la société. La seule donnée chiffrée est celle concernant la collection de paléobotanique : « plus de 100 000 pièces ». Cependant, nous ne savons pas si « la pièce » correspond à un spécimen à l'unité, ou à un ensemble de spécimens contenus dans une cuvette cartonnée. Nous ne savons pas non plus précisément et avec certitude à quelles disciplines les salles étaient attribuées. Difficile donc de calculer la superficie potentiellement occupée par les collections, d'autant que paliers et corridors sont également investis.

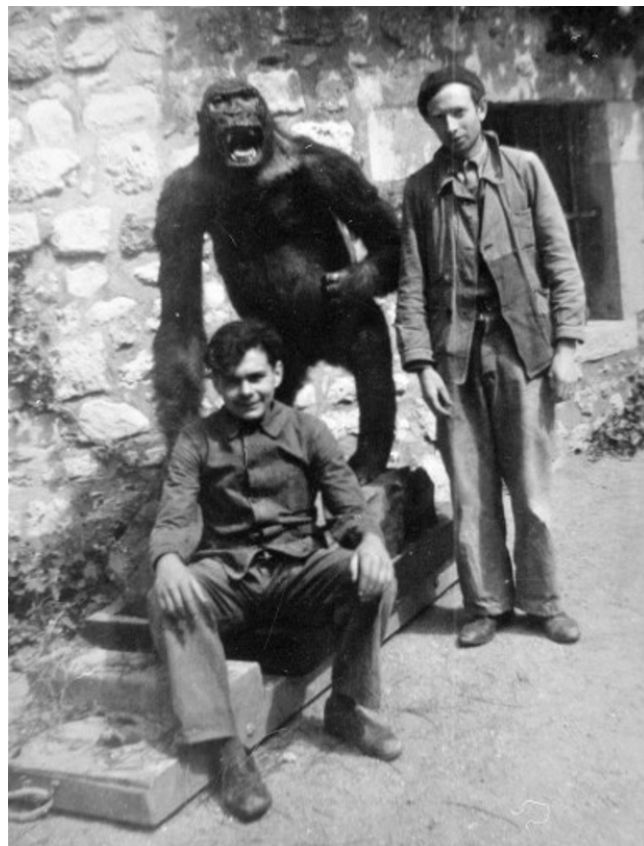
Le 14 juillet 1922 a lieu, enfin, l'inauguration du « Muséum d'histoire naturelle et d'archéologie » à l'évêché. Dans son discours officiel, Florance évalue les collections à plus de 250 000 spécimens. Là encore, aucune indication sur la méthodologie de comptage employée. Pour comparaison, les collections du muséum sont aujourd'hui estimées à plus de 205 000 items, un item correspondant à une unité individuelle (par exemple 1 seul individu dans une boîte de 50 insectes) soit plus de 23 000 lots (1 lot étant par exemple la boîte de 50 insectes).

Les herbiers, graines et livres de botanique, ne trouvent pas leur place dans les salles. Ils sont donc conservés dans la salle de réunion de la Société d'Horticulture, située un étage plus haut. Sont mentionnés l'herbier Monin et l'herbier Léon Lugué.

Louis Franchet prend la parole lors de cette inauguration et salue un point important : celui de l'accomplissement du projet de décentralisation scientifique souhaité par son père, le botaniste renommé Adrien Franchet (1834-1900), par l'abbé Bourgeois (1819-1878) et par le marquis Paul de Vibraye. À leur époque, on pensait que rien d'intéressant ne pouvait émaner de province et que toute la culture scientifique revenait à la capitale. Preuve est faite qu'il n'en est rien. Et Florance, dont un des leviers de sa motivation est de rendre la science accessible au plus grand nombre, de citer Lavoisier : « *Instruire c'est rendre meilleur* ».

Mais le rythme devient difficile à tenir dans ces années d'après-guerre marquées par les deuils et les difficultés financières. Pour ne rien arranger, Edmond Perrier, directeur du MNHN particulièrement attentif au développement du Muséum de Blois, est décédé en 1921. Les dons de spécimens du MNHN au muséum de Blois ralentissent. Si on compte plus de 400 spécimens donnés avant 1920, en une dizaine d'envois échelonnés de 1884 à 1917, le dernier don officiel - quelques préparateurs ou professeurs du MNHN continuent d'apporter leur contribution à titre personnel - est effectué en 1930. Il compte 246 Oiseaux et 26 Mammifères. Il n'y en aura pas d'autre après.

Gorille naturalisé arrivé au Muséum de Blois en 1902. Photo prise dans les années 1940 © Archives départementales de Loir-et-Cher, fonds Tanvier, FRAD041_75_FI



De même, les dons effectués par les sociétaires, ou autres particuliers, s'amenuisent et concernent surtout l'archéologie, domaine de prédilection de Florance. Pour autant, le muséum est bien vivant. En 1925, le muséum et le jardin botanique sont ouverts gratuitement au public le dimanche. La Société compte plus de 180 membres.

En 1927, Florance a 81 ans et préside la Société depuis 30 ans. L'assemblée générale du 24 juin 1928 est sa dernière. Il annonce : « *Notre Musée, quoique comble, avec ses tiroirs tout remplis, s'accroît toujours par notre intermédiaire. Nous avons en perspective un envoi très important du Muséum, que nous pourrions encore caser en remplaçant un beau canapé circulaire par une grande vitrine de milieu et en serrant encore les rangs.*

Nous pouvons dire aussi que le Musée est très visité et faire remarquer qu'il ne l'est pas que par les étrangers et par nos amis. Il est encore très visité par les Élèves des grandes Écoles et du Collège de Blois et aussi des Écoles primaires et des Écoles libres de la Ville et même des environs, conduits par leurs professeurs, qui leur donnent ainsi des leçons de choses des plus instructives. » Cette allocution nous a été transmise dans le bulletin de la Société n° 21 de 1929. Il s'agit du dernier bulletin de la Société dont Ernest-Camille Florance reste président jusqu'à sa mort en 1931. Il devient ensuite plus compliqué d'avoir des informations sur l'évolution du muséum et l'enrichissement des collections.

Le comte Delamarre de Monchaux succède à Florance, comme président de la Société et conservateur du muséum. Il est malheureusement le témoin impuissant des événements de 1940, qui sonnent le glas du muséum.

1940 : LE RETOUR AU CHÂTEAU ET UNE EXISTENCE EN SUSPENS

Dès mars 1940, le comte Delamarre de Monchaux prend connaissance du souhait de la commission de la défense passive d'utiliser l'ancienne orangerie épiscopale ainsi que le sous-sol attenant. Or, cet espace sert à la conservation d'une collection de plus de 100 000 polypiers, avec grand nombre de types. Delamarre de Monchaux essaie d'obtenir du maire la modification du projet ou, s'il vient à être mis en œuvre, lui demande de veiller à la protection de cette collection, bien connue du Muséum national et inestimable sur le plan scientifique. Nous ne savons pas si cette sollicitation a été suivie d'effet, mais d'après un rapport du professeur Théodore Monod, Inspecteur Général des Musées d'Histoire Naturelle de Province, des collections géologiques et minéralogiques se trouvent encore dans le sous-sol de l'hôtel de ville, dans la chaufferie, lors de sa visite du 12 juin 1971 [MONOD 1971].

En juin 1940, Blois est bombardé par les allemands et la mairie, qui se trouvait en bord de Loire, près de l'actuelle place de la Résistance, est totalement détruite. Il faut d'urgence reloger les services municipaux et l'ancien évêché est choisi comme lieu de repli. Les musées doivent donc déménager sans tarder. Delamarre de Monchaux participe aux préparatifs et au transfert, avec le conservateur du château et des musées depuis 1925, le docteur Frédéric



Les réserves, dans les combles du château de Blois, 1983 © Yves Walter

Lesueur. Mais il ne peut poursuivre sa mission : étant âgé de 80 ans, il tombe malade en rejoignant Blois à vélo, sous la pluie, depuis son château de Troussay à Cour-Cheverny. Le Docteur Lesueur supervise l'installation des collections au château, guidé par quelques directives dispensées par courrier par le conservateur du muséum.

Dans un article écrit par Philippe de Froberville dans le journal *La Renaissance de Loir-et-Cher*, paru le 21 janvier 1956, on apprend que les collections ont été transportées brutalement dans les camions des services municipaux, dès l'été 1940, pour être empilées provisoirement dans l'école de la place Louis-XII, où elles séjournent plusieurs mois. Elles sont de nouveau malmenées, sans même avoir été déballées, dans le transport qui les mène dans la salle des conférences et salles annexes, dans l'aile Gaston d'Orléans du château. Les collections archéologiques et de préhistoire

sont conservées dans l'aile Louis XII, tandis que, comme nous l'avons vu, tout ou partie de la géologie reste dans les sous-sols de l'évêché.

Cependant, les objets les plus rares, sans que l'on sache précisément lesquels, ont bénéficié d'un autre traitement. Toujours selon de Froberville, Delamarre de Monchaux, constatant l'avancée implacable des allemands au printemps 1940, a mis à disposition l'hôtel de Vibraye, rue Augustin Thierry, pour y abriter une partie des collections. Ces objets ont ensuite été transférés au château, sans que ce déménagement ne soit documenté.

Entre 1940 et 1944, d'après les quelques échanges qui nous sont parvenus, entre Lesueur et Delamarre de Monchaux, on comprend qu'aucune décision n'a été arrêtée par la municipalité quant à l'emplacement définitif des collections naturalistes. Ces informations sont confirmées par les quelques lignes que l'on peut trouver à ce sujet dans les registres des délibérations municipales de l'époque. Plusieurs lieux sont envisagés pour recevoir les collections : l'ancienne école Place Louis XII et l'ancienne Bourse du Travail, mais aucun projet n'aboutit. Les collections du muséum, tout comme les collections des autres musées autrefois installés à l'évêché, restent donc au château.

Dès lors, le muséum semble ne plus exister en tant que tel. Dans un courrier du 3 mai 1944, Delamarre de Monchaux explique au Docteur Lesueur qu'il a été contacté par le Professeur d'Arambourg, du Muséum national. Ce dernier lui proposait de récupérer les collections géologiques et paléontologiques pour le MNHN, en échange de quelques matériaux et documentation. La demande reste lettre morte. D'une part, car Delamarre de Monchaux explique à son auteur que le muséum de Blois conserve toutes les branches de l'histoire naturelle et qu'il n'est pas question de l'amputer d'une seule et d'autre part car le muséum de Blois, propriété de la municipalité, fait partie du plan de réorganisation de la ville.

À la fin des années 40, des salles sont aménagées au second étage de l'aile Gaston d'Orléans, pour y installer les collections de sciences naturelles. Les planchers y sont rénovés. Et au début des années 50, des travaux sont effectués dans l'aile Louis XII pour améliorer la conservation et la présentation des collections archéologiques. À partir de ce moment-là, la séparation des collections naturalistes et des collections archéologiques semble actée et définitive.

En 1953, le journaliste Jacques Marion écrit une série d'articles sur les musées de Blois, dans le journal local *La Nouvelle République*. L'un d'eux est consacré au muséum et titre : « *Les collections préhistoriques sont extrêmement riches et le musée d'histoire naturelle forme un véritable zoo empaillé* ». L'article nous informe sur la répartition des spécimens dans les quatre salles consacrées au muséum, au second étage de l'aile Gaston d'Orléans. Il nous donne également quelques indications sur les spécimens, nous aidant à mieux prendre conscience de leurs conditions de conservation et du travail effectué par les bénévoles pour les préserver au mieux. Mais il nous permet également de remarquer que certains, encore présents à l'époque, ont depuis disparu sans explications.

Peu de documents ont été retrouvés pour témoigner du devenir des collections naturalistes. Dans un rapport d'inspection de 1955 de Georges Bresse - chef du Service National de Muséologie du Muséum -, auquel il manque quelques pages, nous apprenons que les collections ont été installées dans des vitrines en 1948, grâce à Lesueur [BRESSE 1955]. Une grande partie des oiseaux et des œufs semble déjà détériorée au moment de l'inspection.

Jusque dans les années 1970, quelques rapports nous apprennent que les conservateurs successifs, Lesueur, puis Huguette Ringuenet, qui devient conservatrice du château et des musées de 1953 à 1967, assistée ensuite de Georges Touratier, zoologiste, recruté comme conservateur des collections de sciences naturelles en 1962, font leur possible pour limiter les dégâts du temps sur les collections et éviter qu'elles ne sombrent dans l'oubli. Entre 1958 et 1960, Ringuenet fait réaliser un inventaire, puis un recensement. Mais ces derniers manquent de précision. Les numéros d'inventaire attribués à l'époque ont été retirés plus tard, ne permettant pas la traçabilité correcte des objets. Entre 1959 et 1960, 12 groupes scolaires visitent les collections dans les combles du château. Quelques bénévoles veillent de leur mieux à la conservation, tandis que les gardiens du château participent au « brossage des animaux », pour éviter l'excès de poussière... En 1968, la municipalité évoque la possibilité de transférer le muséum dans l'Orangerie du château, sans que cela ne se concrétise.

Ce n'est qu'au début des années 1980 qu'un véritable projet voit le jour : celui d'installer le muséum dans l'immeuble des Jacobins. Un conservateur est nommé : Jean-Louis Pointal. Le Muséum d'histoire naturelle ouvre enfin au public, au 6 rue des Jacobins, le 4 janvier 1984.

Mais l'histoire de l'errance des collections ne s'arrête pas là. Si le nouveau musée peut accueillir la majeure partie de la zoologie et une partie importante de la paléontologie, environ la moitié des spécimens sont contraints de rester au château, faute de place aux Jacobins. La place manque encore, et peu de nouveaux spécimens rejoignent le muséum. De plus, Pointal aurait eu besoin d'assistants qualifiés pour gérer et valoriser les collections, ce qu'il n'a pu obtenir. Soucieux de transmettre un savoir scientifique de qualité grâce aux expositions, il ne peut consacrer qu'une partie limitée de son temps aux collections. L'histoire semble donc inlassablement se répéter.

CONCLUSION :

Les collections naturalistes forment le cœur du muséum d'histoire naturelle de Blois. Elles sont les témoins des travaux de collecteurs passionnés, de savants reconnus ou d'amateurs éclairés, voire de simples curieux. Leur présentation, enrichissement, classement sont au centre de toutes les préoccupations des membres de la SHNLC. Mais au fil du temps, sans écrits, la mémoire s'efface. Les sources documentaires accompagnant les spécimens ont trop souvent disparues. Ce qui était un fossile remarquable, trouvé dans un affleurement rare par une personne bien identifiée, peut devenir un anonyme caillou sans les pré-

cieux renseignements qui l'accompagnent. Une collection sans inventaire, sans indications de provenance ni datation, ne peut être contextualisée. Et non seulement l'histoire des objets disparaît, mais avec elle celle du muséum. De l'histoire mouvementée du muséum d'histoire naturelle de Blois, nous pouvons tirer quelques leçons, afin de ne pas répéter les écueils du passé. La plus importante est celle de la nécessité de tenir un inventaire à jour et de procéder régulièrement à un récolement. Non pour uniquement satisfaire aux lois des Musées de France, dont le muséum fait partie, mais pour s'assurer d'une source documentaire fiable et toujours disponible sur le nombre, la nature des collections et par conséquent l'histoire générale du musée. L'absence de cette source ne permet pas d'évaluer les pertes subies pendant ces longues années d'après-guerre, mais on peut les imaginer nombreuses. En prenant pour exemple les 636 spécimens zoologiques donnés par le MNHN au muséum d'histoire naturelle de Blois entre 1884 et 1930, nous pouvons constater que seuls 256 d'entre eux ont été retrouvés à ce jour.

De même, dans un rapport de 1984 intitulé « Inventaire sommaire des collections d'histoire naturelle », Pointal dresse un inventaire « à la Prévert ». Il y précise également les pertes, c'est à dire les spécimens trop détériorés pour pouvoir être restaurés avec les techniques de l'époque, et qui partent donc en destruction. L'idée n'est pas ici de critiquer par la négative l'action de Jean-Louis Pointal, mais bien de souligner qu'un travail de cet ampleur nécessite la mobilisation de moyens humains et matériels adaptés et conséquents, d'autant plus quand des collections ont subi des déplacements en urgence et des conditions de conservation inadaptées. De plus, l'heure était à la remise en état de ce qu'il restait des collections et à la mise en place d'expositions afin de permettre une ouverture rapide au public. Dans les années qui ont suivi l'ouverture aux Jacobins, des campagnes d'inventaire par typologie de collections ont été menées avec beaucoup plus d'attention.

L'autre leçon à retenir est celle de la nécessité d'anticiper, dans la mesure du possible, tout risque majeur de dégradation. C'est pour cela que l'outil du Plan de sauvegarde des biens culturels a été mis en place ces dernières décennies. Il implique d'avoir un inventaire et une cartographie des collections à jour. Si aucun musée n'est à l'abri d'un incendie ou autre sinistre, le dérèglement climatique et les instabilités géopolitiques actuels donnent des arguments supplémentaires à la nécessité d'élaborer un tel plan.

Enfin, documenter les mouvements des collections et conserver les archives permet de mieux comprendre l'état des objets au présent, de transmettre les informations aux générations futures. Mis à part l'aspect purement méthodologique, connaître l'origine, l'histoire d'une collection et les actions des personnes qui ont œuvré à sa conservation permettent d'agir avec un niveau de conscience bien supérieur qu'en l'absence de toute information.

Laissons les derniers mots à Florance : « *Il y a des travaux qui ont demandé des existences, et pour réunir à nouveau de semblables collections locales ce serait fort difficile et il faudrait un grand nombre d'années.* » [FLORANCE 1911-1912].

Remerciements. - Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher ; Archives municipales de Blois ; Archives départementales de Loir-et-Cher ; Julie Brossier, documentaliste au château de Blois ; Yvan Boukef, assistant de conservation au château de Blois.

RÉFÉRENCES DOCUMENTAIRES

- BRESSE G., 1955. - Rapport d'inspection du juin 1955. Archives du Muséum d'Histoire naturelle de Blois.
- CONSTANT J.-M. & GATULLE P. (coord.), 2017. - *Gaston d'Orléans, Prince rebelle et mécène*. Catalogue d'exposition, Presses universitaires de Rennes, 287p.
- FAUPIN E., 1898. - Rapport. *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher* n° 6, page 19.
- C., 1903. - Discours de Camille Florance prononcé le 31 mai 1903, lors de l'inauguration du muséum au château de Blois. *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher* n° 8.
- FLORANCE C., 1910. - Compte rendu Assemblée générale. *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher* n° 12.
- FLORANCE C., 1911-1912. - Compte rendu de l'assemblée générale du 23 juillet 1911. *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher* n° 13.
- FLORANCE C., 1923. - Discours de Camille Florance lors de l'Assemblée générale du 14 juillet 1922 (jour de l'inauguration à l'Évêché). *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher* n° 17.
- MONOD T., 1971. - Rapport d'inspection du 15 juin 1971. Archives du Muséum d'Histoire naturelle de Blois.
- MUSÉE DE BLOIS, 1861. - Explication des tableaux dessins, gravures, sculptures, collections scientifiques et objets de curiosité du musée de Blois. 73 p.
- PERRIER E., 1903. - Discours d'Edmond Perrier, *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher* n° 8.



Gorille naturalisé par Jules Terrier (inv. 2011.0.225), réserves du château de Blois, 1983 © Yves Walter